

41

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

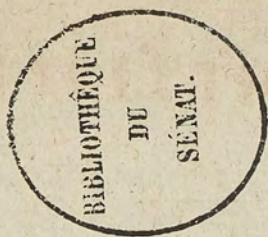
ou



LIBERTÉ
REVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ



L'INTÉRIEUR
D'UN
MENAGE REPUBLICAIN.

L'INTÉRIEUR

D'UN

MÉNAGE RÉPUBLICAIN ;

OPÉRA-COMIQUE
EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES ,

Par le citoyen CHASTENET , du département de l'Aisne ; représentée pour la première fois , sur le Théâtre de l'Opéra-comique National de la rue Favart , le 15 nivose , an 2e. de la République.

Prix 1 liv. 5 sols.

A PARIS ,

Chez LEPETIT , libraire , quai des Augustins ,
N^o. 32.

An 2^d. de la république.

PERSONNAGES.

La Cit. MIRVILLE.	La Cit. CRÉTU.
Mme. ROSE.	La Cit. GONTIER.
PAUL.	La Cit. CARLINE.
AMÉLIE.	La Cit. PHILIPPE.
MIRVILLE.	Le C. PHILIPPE.
GERMANCE.	Le C. SOLIER.

*Le Théâtre représente un Salon , meublé
simplement , et dans lequel on remarque
plusieurs tableaux ou gravures ayant rap-
port à la révolution.*

L'INTÉRIEUR
D'UN
MÉNAGE RÉPUBLICAIN,
OPÉRA-COMIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.
AMÉLIE, PAUL.

(Ils entrent de côtés opposés.)

PAUL.

EH! bien, ma sœur, est-elle levée?

AMÉLIE.

Qui donc? c'est de ma bonne, sans doute,
dont tu parles?

PAUL.

Oui, vraiment : c'est que je ris d'avance
de l'effet que va produire sur elle le chan-
gement qui s'est opéré dans notre éduca-
tion depuis son départ.

(6)

A M É L I E.

Ce changement étoit, tu en conviendras,
bien nécessaire , car avec elle je n'appre-
nois rien.

P A U L.

Et aujourd'hui tu apprends tout avec
facilité.

A M É L I E.

La raison en est simple.

A I R : *N'en demandez pas davantage.*

Avec ma bonne, tous les jours,
Tu sais que c'étoit son usage,
Il me falloit, sans son secours,
Dans ses heures lire une page.

Ce que je lisois,
Je le répétois,

Sans le comprendre davantage. (bis)

P A U L.

Il falloit lui demander de te l'expliquer.

A M É L I E.

Ah ! bien, oui !

Même Air.

Quand pour montrer de la raison,
Et paroître à ses yeux plus sage,
J'exigeois l'explication,
De certains mots ou d'un passage;

(7)

Elle me disoit :
C'est que ce sujet
Ne peut se comprendre à votre âge.

PAUL :

C'est ce que maman , j'en suis sûr , ne
te dis jamais.

AMÉLIE.

AIR : *Quand un tendron vient dans ces
lieux.*

Quand par hasard avec maman ,
Un mot trop fort m'applique ;
Elle , sans attendre un instant ,
Clairement me l'explique ;
Souvent il ne lui faut qu'un mot
Pour que je m'écrie aussitôt :
Oh oh oh oh , ah ah ah ah ,
J'aurois du deviner cela.

PAUL.

Les livres que nous lisons à présent , ma
sœur , sont aussi bien plus clairs et bien
plus amusans.

AMÉLIE.

Oui , pour nous ; mais pour ma bonne...

PAUL , (*gaiement.*)

Il faudra bien que ma bonne les ap-

prouve aussi. Je meurs d'envie de la voir :
sais-tu qu'elle est bien paresseuse ?

A M É L I E.

Cela n'est pas étonnant : elle est arrivée
hier très-tard , et si fatiguée qu'à peine nous
avons eu le tems de la voir. Et puis elle a
fait un bien long voyage ; en sais - tu le
motif ?

P A U L.

Pas trop : j'ai seulement entendu mon
papa parler d'un vœu qu'elle disoit devoir
accomplir ; mais il rioit , et je n'ai pu en
apprendre davantage.

A M É L I E.

Un vœu ! qu'est-ce que cela signifie ?

P A U L.

A I R : *Non, non, Doris ne pense pas.*

Un vœu comme un autre serment,
A des devoirs saints nous engage ;
D'en former bien légèrement,
Des dévots fut jadis l'usage ;
Le seul aujourd'hui sans regret
Qu'on puisse faire pour la vie,
C'est à chaque instant d'être prêt
A s'immoler pour sa patrie. (bis)

AMÉLIE.

Patrie , république , tous ces mots paroissent toujours nouveaux à ma bonne.

PAUL.

Je le crois bien ; elle ne s'occupe jamais que de ses prières , et toutes les histoires qu'elle nous fait , sont puisées dans la vie des saints.

AMÉLIE.

C'est qu'elle est dévote !

PAUL.

Dis donc bigote.

AMÉLIE.

Paix , je crois l'entendre. Elle n'a pas encore eu le tems de s'informer de nous. Ah ! combien sa surprise va nous divertir.

S C È N E I I.

Mme. ROSE , AMÉLIE , PAUL.

PAUL , *allant au-devant de Mme. Rose.*

BONJOUR , ma bonne ; je suis bien charmé , je t'assure , de te voir de retour.

Mme. ROSE.

Bonjour , mes enfans , bonjour.

AMÉLIE.

T'es-tu bien reposée , ma bonne ?

Mme. ROSE.

A merveille , mlle. Amélie , à merveille.

PAUL.

Il ne paroît pas du tout que tu aies été fatiguée ; l'air du pays d'où tu viens , t'a sûrement été bien salutaire.

Mme. ROSE.

Très-salutaire , oui ; oui , très-salutaire...

PAUL.

Toujours fraîche comme à ton ordinaire.

Mme. ROSE.

Et vous toujours espiègle , M. Paul , je le vois bien.

PAUL.

Moi , au contraire , je ne le suis plus du tout , en vérité.

AMÉLIE.

Ah ! c'est vrai , ma bonne ; vas , nous sommes bien changés.

PAUL.

Je te dis que tu ne nous reconnoîtras plus.

Mme. ROSE.

Mais c'est charmant cela.

PAUL.

Premièrement , ma bonne , ma sœur aime à présent la lecture à la folie.

Mme. ROSE.

Quoi ! tout de bon ; mais vous me ravissez de m'apprendre cela.

AMÉLIE.

Et mon frère sait presque par cœur toute l'histoire romaine.

Mme. ROSE.

Ah ! bien, nous verrons tout cela , nous verrons tout cela.... demain s'entend ; car pour aujourd'hui il faut penser à autre chose.

AMÉLIE.

A quoi donc , ma bonne ?

Mme. ROSE.

Comment à quoi ? Pouvez - vous le demander... Et la grande messe donc !

AMÉLIE.

Bah ! il n'y en a pas aujourd'hui.

Mme. ROSE.

Il n'y en a pas aujourd'hui !... Le jour de la Toussaint ! Une des plus grandes fêtes de l'année.

PAUL.

D'où viens-tu donc , ma bonne ? Quoi !
tu ne sais donc pas...

Mme. ROSE.

Quoi donc , s'il vous plaît ?

PAUL.

AIR: *De la Croisée.*

Les fêtes, dit-on, n'offroient plus
D'utilité ni d'avantage;
Comme de bien d'autres abus
L'on vient d'en abolir l'usage.
L'homme pour adoucir ses maux,
Trouve en tout tems dieu secourable,
Et c'est à d'utiles travaux

Qu'il se rend favorable. (bis)

Mme. ROSE.

Qu'est-ce que vous me contez-là ? juste
ciel ! se peut-il...

AMELIE.

Ce n'est pas là le plus surprenant encore.

Mme. ROSE.

Comment, et que peut-il y avoir de plus
for que cela ?

AMELIE.

Même Air.

Il est un autre changement
Qui te causera plus de peine ,
C'est que, sans nul ménagement ,
L'on vient d'allonger la semaine.

(13)

Mme. ROSE.

L'on vient d'allonger la semaine !

AMELIE.

Et tu trouveras bien hardi,
Quand tu sauras qu'on en retranche,
Non pas mardi, ni mercredi,
Mais justement dimanche. (bis)

Mme. ROSE.

Plus de fêtes, ni de dimanche ! et l'on ne
dit rien à cela ?

PAUL.

Au contraire , on en paroît fort aise ; il
sembleroit en vérité que chacun y gagne.

Mme. ROSE *dans la plus grande surprise* :

Plus de dimanche (*après un moment de
réflexion*) mais je vous dis , moi , que c'est
impossible cela.

PAUL.

Mais de quel pays viens-tu donc , encore
une fois , pour ignorer tout cela ?

Mme. ROSE.

D'un pays bien différent de celui-ci... Ah !
je crois être dans un nouveau monde.

AMELIE.

Et ce pays là s'appelle....

Mme. ROSE.

Notre-Dame de Liesse , mon enfant , où
dès la mort de mon mari , (il y a bientôt
quatorze ans ,) j'avois promis de faire un
saint pèlerinage.

PAUL.

Et pour quel sujet ?

Mme. ROSE.

Pour y prendre l'engagement formel de
ne point contracter de nouveaux nœuds...
(*soupirant.*) Ah !

PAUL.

Et tu ne fais que de l'accomplir ? (*à part.*)
C'est avoir pris tout le tems de la réflexion.

Mme. ROSE.

Ah ! mes enfans , si vous aviez été comme
moi témoin d'un grand miracle que j'ai vu.

AMELIE.

Quoi ! ma bonne , tu as vu un miracle ?

PAUL.

Je croyois qu'il ne s'en faisoit plus.

Mme. ROSE.

Il n'y a que des incrédules qui puissent
dire cela. J'en ai vu un , moi qui vous parle ,
vu , entendez-vous ; ainsi ce ne sont pas là
des *on dit*.

AMELIE.

Ma bonne , un miracle , c'est quelque

chose qui n'est pas vrai , n'est-ce pas ?

Mme. ROSL.

Comment, pas vrai !

AMÉLIE *se reprenant.*

Non, non ; je veux dire pas possible.

Mme. ROSE.

Très-possible , mon enfant , très-possible , puisqu'enfin je vous dis que j'en ai vu un..... il est vrai qu'en même tems vous devez comprendre que c'est une chose surnaturelle , et que l'on n'obtient que par une grace particulière.

AMÉLIE.

Non, je t'assure je ne comprends pas cela.

(PAUL *se met à rire.*)

Mme. ROSE.

Il n'y a pas là de quoiricaner , monsieur , rien n'est plus vrai.

AMÉLIE.

Ah ! ciel , un miracle ; cela doit faire une peur terrible.

Mme. ROSE.

Bien au contraire , vraiment , puisque c'est une preuve que les prières sont exaucées.

PAUL *d'un ton moqueur.*

Bah ! quelles preuves peut-on avoir de cela ?

Mme. ROSE *avec impatience.*

Quelles preuves , quelles preuves ? elles
sont parlantes.

AIR : *Du père Barnabas*

Avec un cœur fervent
L'on obtient ses demandes ,
Pourvu que cependant
L'on fasse des offrandes ;
Aussi dessus les grilles
Sont quantité de cœurs ,
Et l'on voit des béquilles
De toutes les grandeurs.

A M É L I E.

Eh ! bien , mon frère , ce sont pourtant
là des preuves ; toi qui ne veux jamais croire
aux miracles.

Mme. ROSE.

Ah ! vraiment, je m'attends bien à trouver
M. votre père incrédule sur tout ce que je
vais lui conter. Mais j'ai de quoi le confon-
dre aujourd'hui ; il m'est permis de parler
à l'heure qu'il est, j'en ai été privée
assez long-tems pour pouvoir un peu m'en
dédommager..... Ah ! le ciel m'en saura
gré , car cette pénitence m'a été bien dure
à supporter.

PAUL.

PAUL.

De quelle pénitence veux-tu donc parler ?

Mme. ROSE.

AIR : *Daignez m'épargner le reste. (des Visitandines)*

Désirant l'absolution,
(C'étoit pour des fautes légères)
Je ne l'eus qu'à condition
D'obéir à ses loix sévères :
De réciter chaque matin
Les pseumes de la pénitence ,
Et d'observer dans le chemin (*bis*)
Le plus rigoureux silence. (*bis*)

PAUL.

Eh ! bien, je ne croirai jamais que tu sois restée si long-tems que cela sans parler.

Mme. ROSE.

Vous ne le croirez jamais ? Ah ! quelle incredulité ! C'est pour vous comme un miracle.

PAUL.

Et dont tu ne peux me donner de preuves !

Mme. ROSE.

Non ? Je m'étois bien promis de ne pas révéler cette bonne action, mais vous m'y forcez.

Même Air.

Un certain soir me reposant,
 Deux jeunes gens , pleins d'insolence ;
 Voulurent bien effrontément
 Me faire rompre mon silence ;
 J'étois toujours baissant les yeux ,
 Et sans parler , je vous proteste ;
 Ils furent bien audacieux , (*bis*)
 Eh ! bien.
 Je ne fis pas même un geste. (*bis*)

A M É L I E.

Ma bonne, et ces vilaines gens-là ne t'ont-ils pas fait de mal.

Mme. R O S E.

Ah ! non, ma chère Amélie, non, cela n'a pas été jusques-là ; d'ailleurs mon parti étoit pris , et songeant à mon serment , j'en eusse souffert encore bien plus sans m'en plaindre. Mais voici votre maman.

S C È N E I I I.

LA CIT. MIRVILLE, Mme ROSE, PAUL,
AMÉLIE.

La Cit. MIRVILLE.

Quoi ! déjà prête et habillée , la bonne ;
ah ! quelle diligence !

Mme. ROSE.

L'empressement de vous voir , madame ;
et ses chers enfans...

AMÉLIE.

Maman , si tu savois tout ce que ma
bonne vient de nous conter de son péle-
rinage.

La Cit. MIRVILLE.

Tu t'es vraiment trop mise en dépense ,
citoyenne Rose , et je suis fâchée que tu aies
acheté tant de choses à mes enfans.

AMÉLIE, (*avec joie.*)

Ah ! ma bonne , tu ne nous disois pas
cela.

La Cit. MIRVILLE.

Tu trouveras un peu de changement dans

leur éducation ; mon mari et moi avons résolu de laisser pour quelque tems les livres de religion.

Mme. ROSE.

Mais le Missel romain , les oraisons de St. Ambroise et la Vie des Saints , sont et seront toujours des livres utiles aux jeunes gens , et dont M. Paul peut orner sa bibliothèque.

PAUL.

Comment donc , mais certainement , la Vie des Saints sur-tout... Ah ! ma chère bonne , je ne puis trop te témoigner ma reconnoissance.

La Cit. MIRVILLE.

Justement , ce sont ces sortes de livres que je ne me soucie plus que mon fils lise dans ce moment.

Mme. ROSE.

Et par quelle raison , s'il vous plaît , madame ?

La Cit. MIRVILLE.

AIR : *Pauvre Jacques.*

Former le cœur et cultiver l'esprit ,
C'est-là l'emploi d'une maîtresse
A bien comprendre tout ce qu'elle dit ,
Il faut appliquer la jeunesse. (bis)

Les livres saints , remplis d'obscurités ,
Troublent la raison de l'enfance ,

En lui disant qu'il est des vérités
Au-dessus de l'intelligence.

PAUL.

Entends-tu, ma bonne ?

Mme. ROSE.

Oui, oui, j'entends, mais madame...

La Cit. MIRVILLE, (*l'interrompant.*)

Former le cœur et cultiver l'esprit,
C'est le but de toute maîtresse ;
Mais si l'on trouve obscur tout ce qu'on lit,
Quel temps perdu pour la jeunesse ! (*bis*)

Mme. ROSE.

Mais, avec votre permission, il est cependant certains articles de foi, sur lesquels....

La Cit. MIRVILLE.

Tiens, laissons cela... Si tu veux, tu seras témoin aujourd'hui de nos leçons.

AMÉLIE.

Maman, faut-il aller chercher mes cartes ?

La Cit. MIRVILLE.

Oui, ma petite, vas. (*Amélie va pour sortir.*)

Mme. ROSE, (*arrêtant Amélie.*)

Attendez donc, vous savez bien que j'ai la clef de l'armoire, (*cherchant dans sa*

pôche) et j'y ai justement renfermé ce matin le royaume de France et les tableaux généalogiques. . . .

AMÉLIE.

Tu peux garder tout cela , ma bonne ; je n'en ai plus besoin.

Mme. ROSE.

Mais un moment donc , un moment . . .
Quelle étourdie !

AMÉLIE.

Vaudeville de l'officier de fortune.

Depuis que de l'indépendance
Nous avons reçu des leçons,
Il n'est plus question en France,
De royaume , ni de blasons ;
De l'ancienne politique,
A peine nous nous occupons ;
Connoître , aimer la république ,
C'est-là ce que nous apprenons. (bis)

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LA CIT. MIRVILLE, Mme. ROSE,
PAUL.

Mme. ROSE.

ET vous, monsieur, me direz-vous aussi que vous n'avez pas besoin de cette clef pour y prendre vos livres? . . . Vous en étiez resté, autant que je puis m'en souvenir, au fameux démêlé de son Altesse sérénissime monseigneur le duc de Bourgogne, avec...

PAUL.

Ah bien ! cette histoire-là est à-présent avec la Vie des Saints.

La Cit. MIRVILLE.

Paul, ce n'est pas bien.

Mme. ROSE.

Depuis ce matin M. Paul a un petit ton railleur. . .

La Cit. MIRVILLE.

Crois que je suis loin de l'approuver.

PAUL.

Tu sais bien , maman , que mon papa
ne me fait plus lire l'histoire de France.

La Cit. MIRVILLE.

Je le sais , mon ami ; mais lorsque tu
seras plus grand... écoutes :

AIR : *De la parole.*

Pour apprécier notre sort ,
Et jouir du siècle où nous sommes ,
Il faut bien s'appliquer d'abord
A connoître et juger les hommes.
Du tems passé le souvenir
Est un guide pour la mémoire ;
Pour apprendre à bien réfléchir ,
Et pour lire dans l'avenir ,
Ce qu'il faut savoir , (*bis*) c'est l'histoire. (*bis*)

Mme. ROSE , (*d'un air de triomphe.*)

Entendez-vous , M. Paul ?

La Cit. MIRVILLE.

Même Air.

Faute de cette instruction ,
Combien d'hommes , par ignorance ,
Dont aujourd'hui l'opinion
S'oppose au bonheur de la France.
De notre révolution
S'ils ne partagent pas la gloire ,

(25)

Si même, loin de l'approuver,
Toujours ils veulent l'entraver,
C'est qu'ils n'ont pas lu (*bis*) notre his-
toire. (*bis*)

(*Pendant ce couplet, Mme. Rose change
de contenance, et Paul la fixe avec
malignité.*)

PAUL.

J'écoute maman, oh! je t'écoute avec
bien de l'attention.

La Cit. MIRVILLE.

Vas, mon ami, vas chercher tes livres.

PAUL.

Pardon, citoyene Rose, ne m'en veux
plus, je t'en prie, car

Je te promets bien

Que je lirai bien

Notre histoire.

(*bis*)

(*Il sort gaiement.*)

S C E N E V.

LA CIT. MIRVILLE, Mme. ROSE.

Mme. ROSE.

AIR : *Chantez, dansez.*

J E vais cesser , je le vois bien ,
Madame , de vous être utile.

La C. MIRVILLE.

Sans te voir obligée à rien ,
Tu pourras vivre ici tranquille ;
Tu seras , restant avec moi ,
Tout aussi libre que chez toi.

Mme. ROSE.

Depuis plus de 15 ans que j'ai l'honneur
d'être avec madame , elle n'a pu douter ,
je crois , de tout mon attachement.

La Cit. MIRVILLE.

Ne te sers donc plus de ces expressions-
là , je t'en ai déjà prié bien des fois.

Mme. ROSE.

L'habitude , madame , l'habitude...
non , pour m'accoûtumer à tout ce qui se-

(27)

passe aujourd'hui. . . Cela m'est impossible.

La Cit. MIRVILLE.

AIR : *Sous le nom de l'Amitié.*

Reste par pure amitié.

Mme. ROSE.

Je suis reconnoissante ,

Cette bonté touchante...

La C. MIRVILLE.

Te prouve mon amitié;

Mme. ROSE.

La mienne fut constante

Vous en avez pitié.

La C. MIRVILLE , (*choquée de ce mot.*)

Ne parlons (*ter*) que d'amitié.

Ecoute, j'ai une autre proposition à te faire.

Mme. ROSE , (*d'un ton touché.*)

Dites, madame , dites.

La Cit. MIRVILLE.

C'est un établissement.

Mme. ROSE , *très-scandalisée.*

Un établissement ! un mariage sans doute ! Ah ! vous savez qu'il ne m'est plus permis d'y penser.

La Cit. MIRVILLE.

Oh ! n'est-ce que cela ?

Mme. ROSE.

Que cela !

AIR : *Quoi, ma voisine, es-tu fâchée ?*

Madame une sainte promesse,

N'est pas un jeu ;

A Notre-Dame de Liesse

J'ai fait un vœu ;

Pourrois-je rompre, sans foiblesse,

Un tel lien.

La Cit. MIRVILLE.

Je crois qu'un vœu de cette espèce

N'oblige à rien.

Enfin celui dont je te parle est un homme
de ton âge , très-raisonnable , d'une con-
duite excellente , et avec lequel tu seras ,
j'en suis sûre , parfaitement heureuse.

Mme. ROSE.

Mais comment se pourroit-il ? permet-
tez-moi de...

La Cit. MIRVILLE.

Tiens , le voilà ; tu en jugeras toi-même.

S C È N E V I.

GERMANCE, LA CIT. MIRVILLE,
Mme. ROSE.

La Cit. MIRVILLE.

AURAI-JE, citoyen Germance, le livre
que je désire?

GERMANCE.

Je n'ai pu me le procurer ; il en est en-
core fort peu d'exemplaires. ... Mais j'en
suis on ne peut pas plus content.

La Cit. MIRVILLE.

Oui. Ah ! je meurs d'envie de l'avoir.

GERMANCE.

AIR : *Chacun avec moi l'avouera.*

J'ai parcouru quelques instans

Ce livre utile à notre histoire,

Qui contient les faits éclatans

De nos héros couverts de gloire. (bis)

Ces récits lorsqu'on les lira,

Chacun se me semble dira :

Ce livre aux vertus sert de temple,

(30)

Il faut avoir ce livre là;
Rien n'instruit mieux (*ter*) qu'un bon
Exemple. (*bis*)

Mme. ROSE. (*à part.*)

Cet homme-la paroît avoir de bien bons
sentimens.

La Cit. MIRVILLE.

Sitôt que nous l'aurons , nous le lirons
avec mes enfans.

GERMANCE.

Je me rappelle d'un trait....

Même Air.

Un soldat quitte ses foyers
Laisant en pleurs tout son ménage:
Il va recueillir des lauriers,
Prix éclatant de son courage. (*bis*)
Blessé, présageant son trépas,
Sa femme vole dans ses bras,
Son fils affligé le contemple;
Mais il lui dit : Ne pleure pas,
Adieu mon fils (*ter*) suis mon exemple. (*bis*)

Mme. ROSE *attendrie.* (*à part.*)

Il raconte cela d'une manière.... Ah ! cet
homme a bien bon cœur.

La Cit. MIRVILLE à *Germance*.

Voici la personne en question , ... arrivée
hier soir d'un voyage. ...

GERMANCE.

Ah! je sais... (*à la bonne en la saluant.*)
citoyenne , permets.....

Mme. ROSE , *saluant aussi.*

Monsieur , je suis bien votre servante.

SCÈNE VII.

MIRVILLE , la Cit. MIRVILLE ,
GERMANCE , Mme. ROSE.

MIRVILLE.

AH! je suis bien aise de vous trouver tous
réunis (*à Germance*) Eh ! bien , mon ami ,
as-tu fait ta déclaration ?

La Cit. MIRVILLE.

Je vous laisse.

(*Elle sort.*)

Mme. ROSE.

Je vais aussi me retirer avec madame.

MIRVILLE (*retenant Mme. Rose.*)

Non pas , non pas , ma chère bonne ; je
t'en prie.

SCÈNE VIII.

(MIRVILLE , GERMANCE , Mme.

ROSE.

Mme. ROSE.

Il n'est pas nécessaire que je reste....

MIRVILLE.

Pourquoi donc ?

Mme. ROSE.

AIR : *Réveillez - vous.*

Vous avez peut-être à lui dire,

Ici quelque important secret.

MIRVILLE.

C'est plutôt moi qui me retire,

Dans la crainte d'être indiscret.

Mme. ROSE.

Monsieur , vous m'embrassez....

(MIRVILLE à Germance.

Mais parles donc toi-même ; car enfin ;
ce n'est pas moi qui veut me marier.

GERMANCE avec embarras , à Mme. Rose :

Je serois charmé que ma société pût vous
devenir agréable.

Mme ROSE.

Mme. ROSE.

Ce seroit sûrement beaucoup d'honneur ;
monsieur , mais...

MIRVILLE.

Ah ! que de cérémonies ! de l'honneur ;
être agréable.

Mme. ROSE, *avec confusion.*

Monsieur....

GERMANCE.

Je t'avoue que je suis fort neuf à ce genre
de déclaration , et que....

MIRVILLE.

Allons , allons , il ne faut pas tant de fa-
çons ; tiens , je me charge de la proposition :
tu n'as qu'à répéter.

AIR : *Du Serin qui te fait envie.*

Je suis un vieux célibataire ,
De vains prestiges dégagé ;
Dans mon état il falloit faire
Ce qu'exigeoit le préjugé.
Pour tenir rang dans sa patrie
D'himen il faut subir la loi ,
Je n'ai besoin que d'une amie ;
Si tu le veux , ce sera toi. (bis)

Là ! voilà qui est clair cela ; il n'y a
plus que la réponse à faire (à Mme. Rose.)

Tiens , si tu veux pendant que je suis en train...

Mme. ROSE.

Un moment, s'il vous plaît.

MIRVILLE.

Non , non , je dis.... tu n'as qu'à parler.

Mme. ROSE.

Vaudeville des Visitandines.

Mais je ne suis pas si pressée ,
Laissez-moi donc me consulter.

MIRVILLE.

Te voila bien embarrassée ,
Tu finiras par accepter. (bis)

Mme. ROSE.

Mais pour une affaire pareille ,
Il faut de la réflexion.

MIRVILLE.

N'es-tu pas veuve, et lui garçon ,
Tiens , cela s'arrange à merveille. (bis)

GERMANCE.

Je t'assure que gâtes mes affaires.

MIRVILLE.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter, ma chère bonne ; c'est que si tu acceptes ce brave citoyen là pour ton époux , je me charge des frais de la noce , et j'y joins un con-

trat de cinq cents pistoles pour la mariée.
A présent, fais tes réflexions.

GERMANCE.

Mon cher Mirville , ah ! que d'obligations...

MIRVILLE.

Mais quoi donc, rien n'est plus simple.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

Au penchant de la nature
Par ce bienfait j'obéis ;
C'est placer avec usure ,
Que d'obliger ses amis.
Comme moi , bientôt en France ,
Tout sage républicain
Partagera son aisance
Avec un bon citoyen.

Allons , viens ; et laissons-lui le tems de
réfléchir tout à son aise.

(*Ils sortent.*)

Germance et madame Rose se regardent après s'être salués.

SCÈNE IX.

Mme. ROSE *seule.*

EH ! bien , qui m'auroit dit que je me serois senti du goût pour cet homme-là.... car enfin je ne le connois pas ; au bout du compte , je ne sais qui il est.... Il faut pourtant que ce soit quelqu'un bien comme il faut , car il tutoie monsieur , et c'est une preuve cela... Mais me remarier , puis-je y penser ?.... D'un autre côté cette dot , le desir qu'en ont monsieur et madame... et puis l'homme en question , qui n'est pas à dédaigner..... ah ! tout cela est bien embarrassant.

SCÈNE X.

La Cit. MIRVILLE , AMÉLIE , Mme.
ROSE.

La Cit. MIRVILLE à *Amélie.*

JE croyois ton frère avec toi.

A M É L I E.

Il nous suivoit.... Oh! il ne tardera pas à venir.

La Cit. MIRVILLE à Mme. Rose.

Reste, reste, tu le peux...

(Madame Rose se retire sans parler. La cit. Mirville qui l'engageoit par geste à rester, demeure un moment surprise.)

S C E N E X I.

La Cit. MIRVILLE, AMÉLIE.

La Cit. MIRVILLE.

ALLONS, Amélie, prends tes cartes, et répète-moi ta géographie.

A M É L I E.

De quel état parlerons-nous, maman?

La Cit. MIRVILLE.

D'abord de la division de l'Europe, ensuite de la France; c'est sur-tout son pays qu'il faut connoître le mieux.

(Elles s'asseyent à une table.)

A M É L I E.

L'Europe est divisée...

La Cit. MIRVILLE (*l'arrêtant.*)

Un moment...

AIR : *C'est bien naturel , sans doute.*

Avant d'expliquer la terre,
Du ciel contemple la sphère,
Et cherche bien dans ton cœur,
Quel en est l'auteur. (*bis*)

AMÉLIE.

A l'esprit quoiqu'il en coûte,
Non, cette sublime voûte,
Cet œuvre si solennel,
N'est pas d'un mortel, (*bis*)
Sans doute.

La Cit. MIRVILLE.

Même air.

Prononce avec confiance.

AMÉLIE.

Excuse mon ignorance.

La Cit. MIRVILLE.

Parle sans t'embarasser ;
Dis sans balancer. (*bis*)

AMÉLIE.

C'est que je suis si timide,
Avec crainte je décide,
Et si j'étois dans l'erreur ?

(39)

La Cit MIRVILLE, (*avec bonté.*)
Vas , mon enfant , ne crains rien.

Prends toujours ton cœur (*bis*)
Pour guide.

A présent revenons à la France.

AMÉLIE.

La voilà.

La Cit. MIRVILLE.

Dis-moi ce que tu en sais.

AMÉLIE.

AIR : *Je suis Lindor.*

La France étoit un état monarchique ,
Chaque province avoit un parlement ,
Chacune avoit aussi son intendant ,
Tenant du prince un pouvoir tyrannique.

La Cit. MIRVILLE.

Fort bien , après.

AMÉLIE.

Le peuple las de cette forme antique ,
Qui de ses droits le priva bien long-tems ,
A mis la France en bons départemens ,
Qui bien unis forment la République.

La Cit. MIRVILLE.

Ce n'est pas tout , poursuis.

AMÉLIE.

Un moment, maman ; tu permets que je te as se des questions.

La Cit. MIRVILLE.

Vraiment , oui , ma fille ; et sur quoi ?

AMÉLIE.

C'est que je voudrois savoir qui nous gouverne à présent ? qu'est-ce qui est le maître enfin ?

La Cit. MIRVILLE.

Je vais te l'expliquer.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

Le peuple sous l'ancien régime
N'ayant point de représentans ,
Se trouvoit la seule victime
De tous les abus renaissans.
Le sol qui produit la richesse
Se fertilisoit sous sa main :
Honteux un jour de sa foiblesse ,
Il se proclama souverain. (bis)

AMÉLIE.

Ah ! j'entends , maman , et je ne te ferai plus de pareilles questions ; mais voici mon frère.

S C È N E X I I.

MIRVILLE, sa femme, AMÉLIE, PAUL
avec des livres.

MIRVILLE.

V I E N S par ici, Paul, nous ne dérangerons pas ta sœur.

(*Il va à la table de leçon*)

Eh bien, la leçon va-t-elle bien, et ma petite Amélie profite-t-elle ?

A M É L I E.

A I R : *Du haut en bas.*

Réponds, maman,

Dis si j'ai su te satisfaire.

M I R V I L L E (*à sa femme.*)

Eh bien ! maman ?

La Cit. M I R V I L L E.

Tu peux embrasser ton enfant.

M I R V I L L E (*à sa fille après l'avoir embrassée.*)

Vois ce qu'on gagne à bien faire,

On est bien aimé de son père.

A M É L I E.

Et de maman.

MIRVILLE.

De quelle satisfaction je jouis , ma chère femme , depuis que je partage avec toi le soin et l'éducation de nos enfans. Il me semble qu'ils profitent mieux ; nous aimant d'avantage , et le tems se passe avec une rapidité que je ne puis concevoir.

La Cit. MIRVILLE.

Je te le disois souvent , mon ami ; lorsque mille affaires , mille soins étrangers t'occupoient sans cesse hors de chez toi , tu ne savois pas tout ce que tu perdois de jouissances. Ah ! tu dois beaucoup à notre révolution , qui ta forcé de devenir heureux malgré toi , en remplissant le plus doux de tes devoirs.

MIRVILLE.

Tu as bien raison ; mais c'est qu'aussi

AIR : Des marseillois.

Quand sous un pouvoir arbitraire
Le français vivoit avili ,
Aux préjugés son caractère
Se trouvoit sans cesse asservi. (bis)
C'est sous les lois des républiques
Que l'homme , ayant sa dignité ,
Sait jouir de sa liberté ,
En reprenant les mœurs antiques.

Encor quelques efforts , soutenons nos projets ;
Bientôt , (bis) oui , nous verrons heureux tous
les français.

(*Pendant le couplet, Amélie quitte la table
et vient près de son père , et tous quatre
reprennent en chœur les deux derniers
vers.*)

P A U L.

Tu n'es pas le seul plus heureux , mon
papa ; crois que nous le sommes aussi bien
d'avantage , depuis que nous avons le plaisir
de te voir continuellement avec nous.

MIRVILLE (*embrassant Paul.*)

Mon cher Paul !

Vaudeville de l'amour filial.

Mes chers enfans , que d'agrémens
Me procure votre tendresse !
Entre mes bras , venez que je vous presse ,
Mon cœur se livre aux plus doux sentimens.

L E S E N F A N S.

Notre jouissance est égale ;
Mon papa , serre tes enfans ,
Et tu verras dans tous les tems
Notre piété filiale. (bis)

La Cit. MIRVILLE , (*du côté opposé au
tableau que forment ses enfans et son
mari.*)

En voyant ce tableau touchant ,
Je goûte la plus douce ivresse.

LES ENFANS.

Mon cher papa , nous faisons la promesse
Par nos travaux de te rendre content.

MIRVILLE *et sa femme.*

Est-il un livre de morale
Comme le cœur de ses enfans ;
Le bonheur est dans les accens
De la piété filiale. (bis)

MIRVILLE.

Mes enfans , mes bons amis , oui , je vous
le promets , je ne vous quitterai plus ; ma
femme c'est ton ouvrage..... Mes enfans ,
payez ma dette , embrassez votre maman.

A M É L I E.

Si tu savois , papa , quand tu nous quittois ,
comme maman étoit triste.

La Cit. MIRVILLE.

Moi ! ma fille.

A M É L I E.

Air : *On compteroit les diamans.*

Te souviens-tu d'un certain jour ,
Où de nos leçons satisfaite ,
Tu nous amusois tour à tour ,
Sans vouloir paroître inquiète.
Je te regardai tendrement ;
Tu te retournas vers mon frère
Mais je t'entendis clairement
Dire : hélas ! où donc est leur père ? (bis)

MIRVILLE.

Elle ne le dira plus , non , elle ne le dira plus.

PAUL.

C'est avec moi , que mamans s'est bien donnée de la peine.

La Cit. MIRVILLE.

A présent , mon ami , tes occupations doivent être plus sérieuses , tes leçons plus avancées , et je ne serois pas , comme ton père , en état de te les donner.

MIRVILLE.

Te seconder , ma femme , est tout ce que je veux faire , en retirer le même fruit que toi , leur amitié , c'est tout ce que je desire.
(à Paul) Tu me l'accorderas , n'est-ce pas , mon ami ?

PAUL.

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Maman qui sans cesse a pris soin

De notre tendre enfance ,

A fait naître en nous le besoin

De la reconnoissance.

Ce devoir si simple pour nous ,

A l'égard de ma mère ,

Va doublement me sembler doux ,

Le rendant à mon père.

La Cit. MIRVILLE.

Amélie, ton frère va commencer sa lecture, retirons-nous.

SCÈNE XIII.

Mme. ROSE, *et les Précédens.*

Mme. ROSE.

AIR: *De Cadet-Roussel.*

Je viens de me bien consulter. (bis)

MIRVILLE.

Eh bien! sur quoi dois-je compter? (bis)

Mme. ROSE.

Pour vous dire ce que je pense,
Je viens de voir M. Germance.

MIRVILLE.

Eh bien! enfin
Pourra-t-il obtenir ta main.

Mme. ROSE.

Même air.

C'est que c'est un bien grand parti. (bis)

PAUL (*à sa sœur.*)

Ma bonne va prendre un mari. (bis)

A M E L I E.

Reviens-tu de cela , mon frère ?

M I R V I L L E.

Germance ne peut te déplaire.

Mme. R O S E.

Il est très-bien ;

Ah ! contre lui je ne dis rien.

Ah ! bien au contraire.... C'est un homme même qui paroît très-honnête , de plus c'est votre ami... enfin....

M I R V I L L E.

Enfin , enfin , il faut te décider.

Vaudeville de Figaro.

Germance est un homme sage ,
D'un esprit facile et doux ;
Tu seras dans ton ménage ,
Sans cesser d'être avec nous.

Mme. R O S E.

A ce dernier avantage ,
Mon cœur se laisse gagner.
... Il faut donc se résigner.

(bis)

M I R V I L L E.

A la bonne heure , voilà ce qui s'appelle parler.

Mme. R O S E.

Oui , oui , monsieur , me voilà tout-à-fait décidée.

MIRVILLE.

Allons, je vais trouver mon ami Germance,
et lui apprendre cette bonne nouvelle. De-
main, Paul, nous penserons à nos leçons.

S C E N E X I V.

La Cit. MIRVILLE, AMÉLIE, PAUL,
Mme. ROSE.

(*Les enfans entourent madame Rose.*)

AMÉLIE.

Q U O I ! ma bonne tu vas te marier.

Mme. ROSE *affectueusement.*

Pour ne pas me séparer de vous , Mlle.
Amélie.

PAUL.

Mon étonnement est extrême... Non, ma
bonne, je n'en reviens pas.

Mme. ROSE.

Pourquoi donc ? pourquoi donc ?

PAUL.

Quoi ! tu vas épouser M. le curé.

Mme. ROSE, *vivement.*

Heim ! que dites-vous là s'il vous plaît ?

PAUL

PAUL.

Mon papa ne vient-il pas de dire que tu
allois épouser Germance ?

Mme. ROSE.

A la bonne heure, M. Germance, l'amî
de votre papa , et un homme qui certain-
nement paroît avoir les meilleurs princi-
pes....

PAUL, *riant*.

Mais justement, Germance ; c'est le nou-
veau curé que nous avons ici depuis plus
d'un mois. Ah ! oui , il est dans les très-bons
principes.

Mme. ROSE.

Madame , je vous prie de faire cesser les
plaisanteries de M. Paul.

La Cit. MIRVILLE.

Mais, il ne plaisante pas.

Mme. ROSE.

Comment ! il seroit possible !

La Cit. MIRVILLE.

Mais certainement ; je croyois que tu le
savois.

Mme. ROSE , *faisant un cri*.

Moi, ah !

AIR : *Ah ! grand dieu.*

Ah ! grand Dieu , que je l'échappe belle !

Sur mes pieds tremblans

D

Je sens tout mon corps qui chancelle.
Je le vois , ma méprise est cruelle ;
Mais à mes sermens
De tenir , il est encor tems.

La Cit. MIRVILLE.

Je croyois , la bonne , je te jure ,
Que tu savois bien
Son état. . .

Mme. ROSE.

Non , je vous assure.

La Cit. MIRVILLE.

J'étois loin de cette conjecture ,
Quant à ce lien ,
J'ai vu que tu n'opposois rien.

Mme. ROSE , *se jettant à genoux.*

Ah ! mon dieu , pardonnez cette offense ,
Certes , j'en ferai
Une éternelle pénitence.

Je vous rends tous vos présens d'avance ;
Car je ne serai
Jamais la femme d'un curé.

AMÉLIE , *à Mme. Rose.*

AIR : *On doit soixante mille francs.*

Ma bonne , d'où vient ton effroi ,
Cet époux est digne de toi ;
Il est bon patriote.

(bis)

Mme. ROSE.

Suffit ; il n'est point à mon gré ,

(51)

Car jamais je n'épouserai
Un curé sans-culotte.

(bis)

La Cit. MIRVILLE.

C'est donc ton dernier mot ; absolument,
tu ne veux plus de Germance.

Mme. ROSE.

Fi donc, madame ! non, certainement.

La Cit. MIRVILLE.

Amélie, prends tes cartes, et suis-moi.

SCENE X V.

Mme. ROSE, PAUL.

Mme. ROSE.

AH mon Dieu ! mon Dieu !

PAUL.

Puisque tu veux bien te marier, pour-
quoi ne pas épouser Germance ? Tous les
prêtres se marient aujourd'hui.

Mme. ROSE.

Chacun fait comme il l'entend ; mais, moi,
je n'approuve point ces mariages-là.

PAUL.

C'est un bien aimable homme. Va, si tu
le connoissois autant que nous, tu l'aimé-
rois, j'en suis sûr.

Mme. ROSE.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Comme vous j'en pense du bien ,
Son mérite se fait connoître ;
Je ne puis lui reprocher rien
Que d'être par malheur un prêtre.

PAUL.

Vaudeville d'Arlequin afficheur.

Quoi ! tu refuses pour cela ,
Cet homme honnête , doux et sage
Tout le monde ici te dira
Qu'il a des vertus en partage.
Quand chacun en fait tant de cas,
Unis ton estime à la nôtre ;
Est-ce qu'un prêtre n'est donc pas
Un homme comme un autre ?

Mme. ROSE.

Ce n'est pas de cela dont il s'agit ; vous
êtes un enfant, qui ne connoissez pas la con-
séquence des choses.

PAUL.

Justement le voilà , et je vous laisse en-
semble.

S C E N E X V I.

Mme. ROSE , G E R M A N C E .

G E R M A N C E , *à part.*

D A P R È S ce que m'a dit Mirville , je
puis lui parler en toute assurance.

Mme. ROSE , *voulant se retirer.*

Adieu , monsieur.

G E R M A N C E , *l'arrêtant.*

Un moment.

Mme. ROSE.

A I R : *Jardinier , ne vois-tu pas.*

Laissez-moi , sans plus tarder ,

Me retirer , de grace.

G E R M A N C E .

Dois-je donc t'intimider.

Mme. ROSE.

Pouvez-vous me regarder

En face , en face , en face.

G E R M A N C E .

Qu'est-ce à dire , et qu'ai-je fait ?

Mme. ROSE.

Pouvez-vous me le demander ? voulez
vous marier !

G E R M A N C E , *riant.*

Pourquoi pas ?

D 3

Mme. ROSE.

Ah ciel ! moi, épouser un homme comme vous !

GERMANCE.

L'on m'avoit assuré de ton consentement.

Mme. ROSE.

Vraiment, c'est que je vous croyois libre de tout engagement.

GERMANCE.

Je te jure que je n'en ai aucun.

Mme. ROSE.

Comment vous n'en avez aucun ? et votre qualité de prêtre, donc ?

GERMANCE.

Si tu veux m'écouter ?

Mme. ROSE.

Que voulez-vous que j'écoute, et comment pourriez-vous vous justifier ?...

GERMANCE.

Si je te prouvois que je suis libre.

Mme. ROSE.

Je voudrois bien savoir comment vous vous-y prendriez pour cela.

GERMANCE.

En te priant d'écouter un moment, un seul moment la raison.

Mme. ROSE.

Mais le célibat enfin, le célibat n'est-il pas

le premier vœu de votre état.

GERMANCE.

Ecoutes...

AIR : *La vertu seule est la lumière.*

(de Nicodème.)

L'on a vu toujours le sectaire
S'envelopper d'obscurités,
Et, pour mieux tromper l'œil vulgaire,
S'imposer des austérités.

Dans un état comme le nôtre,
Tout enchaînoit la volonté;
De Dieu n'est-on pas mieux l'apôtre
En usant de sa liberté.

Mme. ROSE.

Je suis très-étonnée, je vous l'avoue , de
vous entendre tenir un tel langage... Mais
je croyois , moi , qu'un homme de votre
état qui se marioit , n'avoit plus ni foi , ni
loi.

GERMANCE.

Voilà l'erreur ou l'on cherche à vous en-
tretienir?... Reconnoître l'auteur de l'univers,
l'adorer dans toute la nature , ne voir
mon bien particulier que dans le bonheur
de mes semblables ; être toujours prêt à sa-
crifier mes jours à la défense de ma patrie ;

voilà ma profession de foi : juges maintenant toi-même.

Mme. ROSE.

Mais, mais... c'est la façon de penser du plus honnête homme du monde (*Par réflexion.*) Ah ça, cependant tu conviendras que tout culte est renversé, la religion détruite, et tu ne peux....

GERMANCE.

Dis seulement que ce sont les erreurs ; la vérité reste , elle est inataquable.

Mme. ROSE.

Mais, en ce cas, vous nous avez donc tout bien trompé.

GERMANCE.

Comment cela ?

Mme. ROSE.

Mais en nous prêchant ce que vous ne croiez pas vous-même.

GERMANCE.

Beaucoup, peut-être, méritent ce reproche... mais moi...

AIR : *Pour vous , je vais me décider,*

Je fus toujours de bonne foi,

Sans approfondir ma croyance ;

Aujourd'hui la raison en moi

Vient éclairer mon ignorance ;
Mais plus je vois la vérité ,
Plus j'honore , même sans temple ,
L'homme qui de l'égalité
Nous prêcha le premier l'exemple.

Mme. ROSE, *très-émue.*

Je ne sais ce qui passe en moi.

GERMANCE.

Eh bien ! me crois-tu toujours un monstre ?

Mme. ROSE.

Bien au contraire , bien au contraire. Ah !
j'étois loin de te croire de semblables opinions.

GERMANCE.

Vaudeville de la soirée orageuse.

Quand on règle ses passions
Suivant les lois de la nature ,
On puise ses opinions
Dans une source toujours pure.
Point de bonheur particulier ,
C'est la devise populaire :
Voir les autres et s'oublier ,
C'est ce qu'ici-bas l'on doit faire.

GERMANCE.

Accepteras-tu les offres de Mirville ?

Mme. ROSE.

Même air.

J'étois contre vos argumens ,
Je vous l'avourai , prévenue ;
Mais à de si beaux sentimens
Comment donc ne pas être émue ?
Vous avez , par un jour nouveau ,
De mes yeux chassé le nuage ;
Puis-je regretter ce bandeau ,
Quand le bonheur m'en dédommage.

S C E N E X V I I .

MIRVILLE, Mme. ROSE, GERMANCE.

MIRVILLE.

EH quoi ! l'on venoit de me dire que vous
étiez brouillés ; il me semble , au contraire ,
que vous êtes ensemble le mieux du monde.

GERMANCE.

La citoyenne Rose avoit de bien fortes
préventions contre moi.

MIRVILLE.

Il t'a dû être aisé de les dissiper. Eh bien ,

chère bonne, là, la main sur la conscience,
tu ne le vois donc plus de si mauvais œil.

(*Mme. Rose hésite.*)

MIRVILLE, *continuant.*

Allons, là, un oui bien prononcé.

Mme. ROSE.

AIR: *C'est un enfant.*

D'écouter ses vœux tout m'engage;

Mais je balance cependant.

MIRVILLE.

Quand c'est pour prendre un parti sage,

Doit-on balancer un moment.

GERMANCE, à *Mme. Rose.*

Tu lis dans mon âme;

Devenant ma femme,

Que pourrois-tu craindre à présent ?

MIRVILLE, *haussant les épaules ; dit à*

Germance,

C'est un enfant.

(*bis*)

SCENE XVIII et Dernière.

MIRVILLE, sa femme, AMÉLIE, PAUL,
Mme. ROSE, GERMANCE.

MIRVILLE.

EH! arrive donc ma femme ; nos affaires vont à présent le mieux du monde ; c'est que tu t'y étois mal prise. Moi, j'ai terminé cela tout de suite ; cela a été l'affaire d'un moment.

La Cit. MIRVILLE.

Citoyenne Rose, j'en suis charmée ; ainsi tu restes avec nous.

Mme. ROSE.

Oui... citoyenne.

AMÉLIE.

Embrasse-moi, ma bonne. Ah! que je suis bien aise que tu ne nous quitte pas.

PAUL, *l'embrassant aussi.*

Citoyenne Rose, reçois mon compliment et mes vœux bien sincères pour ton bonheur. Tiens, voici mon présent de nôce.
(*Il lui donne une cocarde qu'il place aussi, tôt sur son bonnet.*)

(61)

La Cit. MIRVILLE, à madame Rose qu'elle voit attendrie.

Et tu voulois les quitter !

Mme. ROSE.

Oh ! non, jamais.

MIRVILLE.

Et les scrupules ?

Mme. ROSE.

Je n'en ai plus , non, je n'en ai plus ; et je sens qu'il n'est point de préjugés que le langage simple de la raison ne puisse détruire.

MIRVILLE.

Allons, ma femme, occupons-nous tout de suite à faire dresser leur contrat de mariage , et que l'union de ce nouveau ménage avec le nôtre augmente encore le bonheur de notre intérieur.

(Il embrasse madame Rose.)

V A U D E V I L L E.

Mme. ROSE.

AIR : *Du passage du monde.*

J'A VOIS dans ma profession ,
De côté laissé la raison ;

Germance a su par son langage
 M'en faire retrouver l'usage ;
 Que de gens que nous connoissons
 Auroient besoin de ses leçons ;
 Car , sur notre machine ronde ,
 L'ignorance la plus profonde
 Seule , fait le malheur du monde.

GERMANCE.

Rempli d'amour pour son prochain ,
 Qu'un homme trouve en son chemin
 Quelqu'un ayant l'intolérance
 D'assurer que c'est ce qu'il pense
 Qui doit seul conduire au bonheur ,
 Et qu'hors de là tout n'est qu'erreur ;
 Qu'alors simplement il réponde :
 Sur la vérité je me fonde ,
 Seule , ellè doit régler le monde.

La Cit. MIRVILLE.

Lassé de tout plaisir bruyant ,
 L'homme de préjugés exempt
 Qui se retire en son ménage ,
 Voulant y vivre comme un sage ,
 De son bonheur est satisfait ;
 Mais veut-il le rendre parfait ?
 Que sur ses enfans il le fonde ,
 Que sa femme en tout il seconde ,
 Et qu'il n'aime qu'eux dans le monde.

MIRVILLE.

De la liberté les français
 Chantent chaque jour les bienfaits ;
 Cette déité tutélaire
 Plus qu'eux aux trônes fait la guerre ;
 Aucun ne lui résistera ,
 Et je prédis qu'on les verra ,
 Malgré les tyrans qu'elle fronde ,
 Mettre , par le bien qu'elle fonde ,
 En république tout le monde.

PAUL et AMÉLIE.

De républicains sentimens
 Nous sont donnés par nos parens ;
 De la liberté , dans notre ame ,
 Leurs leçons allument la flamme ,
 Et de la douce égalité ,
 Nous sentons la félicité :
 Notre bonheur ainsi se fonde ,
 Mais nous désirons à la ronde ,
 Y voir applaudir tout le monde.

F I N.

De l'Imprimerie de F I É V É E , rue Serpente ,
 No. 17.

